



## Cahiers d'études africaines

205 | 2012  
Varia

---

### Boni, Tanella. — *Que vivent les femmes d'Afrique ?*

Catherine Mazauric

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14340>  
ISSN : 1777-5353

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012  
Pagination : 269-271  
ISBN : 978-2-7132-2348-8  
ISSN : 0008-0055

#### Référence électronique

Catherine Mazauric, « Boni, Tanella. — *Que vivent les femmes d'Afrique ?* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14340>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

# Boni, Tanella. — *Que vivent les femmes d'Afrique ?*

Catherine Mazauric

---

## RÉFÉRENCE

BONI, Tanella. — *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Paris, Éditions du Panama, 2008, 260 p., bibl., ill.

- 1 Philosophe de formation et universitaire, Tanella Boni est d'abord connue comme romancière (notamment *Matins de couvre-feu*, 2005, et *Les nègres n'iront jamais au paradis*, 2006), poète (entre autres *Chaque jour l'espérance*, 2002, *Gorée île baobab*, 2004), critique littéraire et critique d'art.
- 2 L'essai qu'elle consacre aujourd'hui à la condition féminine contemporaine en Afrique reflète ce polymorphisme de l'œuvre. Il se nourrit en effet non seulement d'enquêtes conduites par l'auteure dans les années 1990, de divers travaux en histoire, en anthropologie et sciences sociales, d'essais pionniers comme celui d'Awa Thiam (*La parole aux négresses*, 1978), mais aussi d'œuvres littéraires, dont deux sont plus largement mises à contribution (le classique *Une si longue lettre*, 1979, de la Sénégalaise Mariama Bâ, et un roman plus récent, *Le parlement conjugal. Une histoire de polygamie*, de la Mozambicaine Paulina Chiziane), de récits cinématographiques, documentaires ou de fiction, et de nombreuses observations quotidiennes recueillies dans des « carnets de route », au fil des rues et des marchés de villes d'Afrique.
- 3 L'intérêt de l'auteure pour le sujet ne date ainsi certes pas d'hier, comme le rappelle un récent entretien. Mais il trouve une nouvelle résonance dans cet essai, dont le format est pour une part conditionné par la collection dans laquelle il paraît : il s'agit en effet de faire œuvre de solide vulgarisation sur une question donnée, le texte lui-même étant agrémenté et complété d'assez nombreuses illustrations en couleurs, d'une petite bibliographie sélective et d'une série de documents de référence indiqués par un système visuellement original d'appels de note.

- 4 Mais, au-delà de ces préalables, le sujet constitue en lui-même une forme de défi : comment en effet traiter spécifiquement de la condition féminine en Afrique sans risquer d'alimenter le moulin de poncifs afropessimistes qui persistent à faire du continent dit « noir » la terre d'élection, perçue comme unique dans certains fantasmes, d'une domination masculine particulièrement brutale, illustrée, entre autres, par la persistance des mutilations génitales féminines dans une ceinture de trente-six États environ, qui vont du Sénégal à l'Éthiopie, par les mariages forcés, ou encore la polygamie et son cortège de conséquences destructrices, que ce soit au sein des familles ou dans le psychisme des femmes ? Comment, encore, rendre compte de traits permanents de cette condition, qui seraient communs à la citadine et à la villageoise, à la femme lettrée et aisée des villes et à celle, pauvre et analphabète, des campagnes ou des faubourgs, aux femmes d'Afrique de l'Ouest et à celles de l'Afrique australe... sans sombrer dans la simplification extrême et l'agaçant travers, pour dire le moins, de ceux qui voudraient encore croire que l'Afrique serait « ce bled dont on peut faire le tour en trente minutes » ? Est-il même possible de dissocier l'analyse de la condition des femmes en Afrique de celle, plus générale, de l'exercice universalisé de la hiérarchisation des sexes et de la domination masculine, tel que l'a notamment décrit Françoise Héritier ?
- 5 Ces écueils sont pris en compte, et, pour une très large part, contournés grâce à un double, voire un triple parti pris, énoncé dans les dernières lignes de l'Avant-propos de l'ouvrage : « J'écris cet essai parce que je suis une femme d'Afrique assumant ses lieux singuliers sur des territoires appartenant à toutes les femmes du monde. » Parti pris, tout d'abord, d'un « Je » qui s'énonce comme femme d'Afrique, assumant, et sa participation, physique, affective et symbolique, à « l'objet de la recherche » décrit, et sa subjectivité propre, qui le/la conduit sans ambages à dénoncer « le Mal », traduit en « maux liés au système patriarcal », auquel sont en prise les femmes, en Afrique et ailleurs. Parti pris, ensuite, d'envisager les « femmes d'Afrique », et non les « Africaines ». C'est ainsi que peut être citée « une femme d'Afrique d'origine suisse, vivant au Tchad », façon d'illustrer l'attention portée non à la vaine poursuite d'une identité réifiée, mais aux « mutations sociales » et aux « recompositions identitaires » en cours : « J'appelle “femmes d'Afrique” celles qui sont confrontées à ces mutations. Elles habitent l'Afrique subsaharienne qui fut pendant longtemps — et aujourd'hui encore — appelée “Afrique noire”, héritage de l'histoire des esclavages et des colonisations. Elles ne sont pas une catégorie déterminée d'avance et reconnaissable par tel signe extérieur ou marqueur d'identité. La couleur de la peau ne me semble pas être ici un critère pertinent à mettre en évidence. » Or, avait déjà relevé l'auteure, « plus [la domination masculine] est forte et visible, plus les Africaines, loin d'être des victimes passives, apprennent à ouvrir les yeux sur leurs propres maux en mettant en place des stratégies de résistance et de révolte [...] ». Parti pris, enfin, d'ancrer — ou de dérouter, c'est selon, au gré des pas — les analyses en des « lieux », où pourra se percevoir et se saisir ce qui est éprouvé et vécu par les femmes d'Afrique, qu'il s'agisse de territoires à habiter de façon singulière, comme les rues et les marchés, ou de dispositifs à traverser, comme les frontières.
- 6 Mais au-delà des lieux géographiques, urbains ou villageois, il est d'autres « lieux » où s'appréhende le commun du vécu des femmes d'Afrique : ce sont notamment le corps, tantôt soigné, paré, vêtu, tantôt approprié par autrui, saccagé et mutilé ; le vêtement et la gestuelle qu'il engage, le langage dont il se fait l'éloquent support ; le foyer aussi, au sens littéral du « feu », ou encore l'eau, source de vie mais aussi de servitudes particulières pour les femmes qui la transportent, la gèrent, tentent de veiller sur sa salubrité, ou

encore la cuisine (au sens de préparation de la nourriture). Ces lieux seront parcourus au fil d'un essai à la composition fluide, dont l'itinéraire, qui va de l'immédiatement visible à ce qui relèverait plutôt de principes structurants, double en quelque sorte une organisation relativement lâche en quatre chapitres, traitant, pour le premier, « De la condition féminine », pour le deuxième, « Des violences et des maux », le troisième, des « Femmes d'Afrique », et pour le quatrième enfin, des « Relations entre femmes et hommes » aujourd'hui. On relèvera d'ailleurs à cet égard que si certaines figures historiques sont évoquées (ainsi de la « Vénus hottentote »), l'essai se concentre dans sa majeure partie sur le présent, ne revenant sur le passé que pour conférer à l'actuel la profondeur historique nécessaire.

- 7 Passés l'Avant-propos et l'Introduction, le lecteur entre ainsi dans le « territoire des femmes » par les parures et le vêtement, notamment les pagnes « wax » ou « woodin », et le rappel du rôle (aujourd'hui en déclin) des Nana Benz. Puis des aspects plus existentiels sont abordés à travers « le capital corps », le sexe et la famille, ainsi que les divers territoires (eau, marchés, cuisine, etc.) investis par les femmes. Le premier chapitre se termine sur une dénonciation des dévoiements de la « solidarité africaine », et du poids particulier qu'ils font peser sur les épaules des femmes.
- 8 Le deuxième chapitre s'attache tout autant aux « pesanteurs » et « barrières » « auxquelles se heurte la liberté de penser et d'agir des femmes » qu'aux stratégies de résistance et à la volonté de changer les choses de ces dernières. Normes sociales, pratiques discriminatoires, dispositifs répressifs sont ainsi rapidement passés au crible, avant que l'auteure n'en vienne aux différentes « réponses » que les femmes ont opposées à la condition mineure qui leur était faite, de la « folie » au prophétisme. Le chapitre aborde également plus spécifiquement les imputations de sorcellerie, courantes en certains pays, et leurs conséquences sociales, ainsi que le viol et les « femmes en guerre » (parfois des fillettes soldats, comme le rappelle une saisissante photo p. 98), avant d'en venir à d'autres maux encore : esclavage moderne, prostitution, mutilations sexuelles féminines et autres pratiques d'une violence extrême, comme le « repassage des seins » des toutes jeunes filles au Cameroun.
- 9 Les troisième et quatrième chapitres s'attaquent de manière plus approfondie à la question liminaire : en quoi le vécu des femmes d'Afrique décline-t-il, de manière originale, la domination masculine, s'exerçant de manière pratiquement universelle ? Ainsi la division sexuée de l'espace social constituerait pour elles une difficulté majeure : « La vie des femmes d'Afrique est rendue difficile parce que tout est divisé selon le sexe : le travail, la parole et la pensée, l'espace et le temps, les manières de soigner, les aliments à consommer, les nombres [...]. » En somme, les lieux d'Afrique où se trament, entre hier et aujourd'hui, la condition des femmes et leur relation au pouvoir illustreraient, de cette façon singulière, la « nécessité », partout réitérée, où se trouvent les hommes de réduire, par tout moyen, la puissance des femmes, « êtres pour la vie ». C'est ainsi qu'auraient pu figurer, dans les références littéraires de l'essai, au moins deux titres de la romancière du Botswana Bessie Head, *Question de pouvoirs* et *Contes de la tendresse et du pouvoir*. Ces récits illustrent en effet fort bien l'opposition, circulant de façon diffuse dans l'essai et reprise dans la conclusion, entre l'« insécurité féminine » et les « respirations » que les femmes sauraient s'inventer, non seulement pour survivre, mais aussi pour résister et même davantage, dès lors qu'elles « attachent leur pagne », « prêtes à braver tous les obstacles, franchir toutes les barrières ». C'est assez dire l'engagement du propos, récusant les

stéréotypes de soumission, au plus près de quelques exemples marquants de l'agir des femmes.